

Voyance (Prière IV)

René Lapierre

Volume 38, numéro 2 (224), avril 1996

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/32397ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lapierre, R. (1996). Voyance (Prière IV). *Liberté*, 38(2), 61–63.

POÉSIE

RENÉ LAPIERRE

VOYANCE (Prière IV)*

*Chacun de tes gestes
Pare d'effroi la mort enclose.*

*Je reçois ton tremblement
Comme un don.*

Anne Hébert, *Poèmes*

Et de quoi ce don serait-il fait, sinon de ma plus pure étrangeté ? J'essaie de l'entendre au niveau le plus élémentaire comme l'autre de l'objet, l'autre du langage. J'y parviendrai peut-être, de temps en temps ; je distinguerai avec effort cet autre lieu, là-bas, là enfin où l'autre me reçoit dans sa demeure, me traduit dans sa lumière, m'accorde comme une grâce sa souffrance et sa beauté.

L'autre de l'objet, l'autre du langage, et même : l'autre de la vérité. (« Le besoin de faire s'exprimer la souffrance est condition de toute vérité », Theodor Adorno, *Dialectique négative*.) Mais pourquoi donc parler de vérité ? Sans doute parce qu'il en va d'elle comme de l'être. Elle est toujours autre ; je ne la possède pas, je

* Cette chronique, comme celle des numéros précédents, se situe dans le prolongement de deux articles publiés antérieurement : « Le philosophe punk », *Liberté* n° 217, et « Prière », *Liberté* n° 216.

ne peux pas la réduire à un objet, à une propriété, à une identité. Je ne suis pas ce que je suis, et je ne suis pas non plus ce que l'autre me paraît ; s'il y a une vérité il faut supposer qu'elle ne s'arrête nulle part, qu'elle n'est pas une identité mais un lointain, une tension, un inconfort.

La seule philosophie dont on puisse encore assumer la responsabilité face à la désespérance, serait de considérer toutes les choses telles qu'elles se présentent du point de vue de la rédemption. La connaissance n'a d'autre lumière que celle de la rédemption portant sur le monde : tout le reste s'épuise dans la reconstruction et reste simple technique (...) obtenir de telles perspectives sans arbitraire ni violence, uniquement à partir du contact avec les objets, telle est la seule tâche de la pensée.

(Theodor Adorno, *Minima moralia*)

S'il y a une poésie elle n'est pas une beauté, une souffrance, un désir, un apaisement recueillis en moi mais concevables hors de moi. Je ne puis alors que tendre à eux, me mettre en mouvement vers eux au moyen d'une langue que je connais mal, et qui résiste à tout ce que je voudrais lui faire dire. Ma seule chance alors est d'écouter précisément ce qui résiste en elle.

*Moi ce n'est que pour vous aimer
Que je vous accueille
Dans la vallée spacieuse de mon recueillement
Où vous marchez seule et sans moi
Libre complètement*

(Saint-Denys Garneau, « Accueil »)

La résistance du matériau est la voyance de l'art ; que l'on s'arroge cette voyance pour s'attribuer le nom d'*artiste* relève de la présomption, d'une gageure voulant que l'on puisse faire *profession* d'art alors que le seul mérite de l'artiste consiste à essayer de voir, à essayer d'entendre pas à pas, de poème en poème, de tableau en tableau, ce qui émane de l'objet et du langage mêmes :

*La voix des feuilles
Une chanson
Plus claire un froissement
De robes plus claires aux plus
transparentes couleurs.*

(Saint-Denys Garneau, « Esquisses en plein air »)

*On dirait que les saules coulent
Dans le vent
Et c'est le vent
Qui coule en eux.*

(Saint-Denys Garneau, « Saules »)

Cette capacité d'attention ne s'acquiert cependant qu'au plus haut prix, sur la base d'une capacité d'indifférence à peu près inexistante qui fait de l'artiste un être à la fois très vulnérable et très persévérant : quelqu'un que la sensibilité étreint sans ménagement, mais que le « manque absolu d'écoute » (Mikhaïl Bakhtine, *Esthétique de la création verbale*) effraie et anémie jusqu'à lui suggérer la mort.